

« Maison ». « Home ». C'est le titre d'un poème, écrit et récité pour la première fois en 2010 par Warsan Shire, une poétesse somalienne anglophone, avant même que les médias et les gouvernants aient mis un nom sur la « crise des migrants ». Somalienne, donc, elle a fui son pays, en pleine guerre civile. Une guerre civile qui se poursuit, aujourd'hui, en dépit (ou à cause, sans doute) d'une intervention étatsunienne dans les années 1990, d'une multiplication des ingérences étrangères et, depuis 2006, de la tentative de mettre sur pied un gouvernement fantoche appuyé par des troupes de l'Union Africaine, le tout sous l'égide de Washington et des principales puissances européennes. Les candidats au départ, en Somalie, n'ont jamais été aussi nombreux. Mais « personne ne passe des jours et des nuits dans l'estomac d'un camion / En se nourrissant de papier-journal à moins que les kilomètres parcourus / Soient plus qu'un voyage », écrit Shire. Nous traduisons, ici, de larges extraits de « Home ».

Paul Tanguy, traducteur du texte.

## Home

Warsan Shire

2010

Personne ne quitte sa maison à moins  
Que sa maison ne soit devenue la gueule d'un requin.  
Tu ne cours vers la frontière  
Que lorsque toute la ville court également  
Avec tes voisins qui courent plus vite que toi.

Le garçon avec qui tu es allée à l'école  
Qui t'a embrassée, éblouie, une fois derrière la vieille usine  
Porte une arme plus grande que son corps  
Tu pars de chez toi  
Quand ta maison ne te permet plus de rester.  
Tu ne quittes pas ta maison si ta maison ne te chasse pas  
Du feu sous tes pieds  
Du sang chaud dans ton ventre  
C'est quelque chose que tu n'aurais jamais pensé faire  
Jusqu'à ce que la lame ne soit  
Sur ton cou,

Et même alors tu portes encore l'hymne national  
Dans ta voix  
Quand tu déchires ton passeport dans les toilettes d'un aéroport,  
En sanglotant à chaque bouchée de papier  
Pour bien comprendre que tu ne reviendras jamais en arrière,  
Il faut que tu comprennes  
Que personne ne pousse ses enfants sur un bateau  
A moins que l'eau ne soit plus sûre que la terre-ferme  
Personne ne se brûle le bout des doigts  
Sous des trains  
Entre des wagons  
Personne ne passe des jours et des nuits dans l'estomac d'un camion  
En se nourrissant de papier-journal à moins que les kilomètres parcourus  
Soient plus qu'un voyage.  
Personne ne rampe sous un grillage  
Personne ne veut être battu  
Pris en pitié  
Personne ne choisit les camps de réfugiés  
Ou la prison  
Parce que la prison est plus sûre  
Qu'une ville en feu  
Et qu'un maton  
Dans la nuit  
Vaut mieux que toute une cargaison  
D'hommes qui ressemblent à ton père.

Personne ne vivrait ça  
Personne ne le supporterait  
Personne n'a la peau assez tannée

Rentrez chez vous

Les noirs

Les réfugiés

Les sales immigrés

Les demandeurs d'asile

Qui sucent le sang de notre pays

Ils sentent bizarre

Sauvages

Ils ont fait n'importe quoi chez eux et maintenant

Ils veulent faire pareil ici

Comment les mots

Les sales regards

Peuvent te glisser sur le dos

Peut-être parce leur souffle est plus doux

Qu'un membre arraché

Ou parce que ces mots sont plus tendres

Que quatorze hommes entre

Tes jambes

Ou ces insultes sont plus faciles

A digérer

Qu'un os

Que ton corps d'enfant

En miettes.

Je veux rentrer chez moi

Mais ma maison est comme la gueule d'un requin

Ma maison, c'est le baril d'un pistolet

Et personne ne quitte sa maison  
A moins que ta maison ne te chasse vers le rivage  
A moins que ta maison ne dise  
A tes jambes de courir plus vite  
De laisser tes habits derrière toi  
De ramper à travers le désert  
De traverser les océans  
Noyé  
Sauvé  
Avoir faim  
Mendier  
Oublier sa fierté  
Ta survie est plus importante

Personne ne quitte sa maison jusqu'à ce que ta maison soit cette petite voix dans ton oreille  
Qui te dit  
Pars  
Pars d'ici tout de suite  
Je ne sais pas ce que je suis devenue  
Mais je sais que n'importe où  
Ce sera plus sûr qu'ici